

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

47, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS - 75006 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 46.33.42.47

CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1326 - 14 juillet 1988 - 3 F

D 1326 EL SALVADOR: LA VIE CHEZ LES ANCIENS RÉFUGIÉS

Six mois après leur retour du Honduras où elles étaient restées sept années dans des camps de réfugiés (cf. DIAL D 1271), des familles de paysans salvadoriens font revivre des villages et hameaux abandonnés dans les zones de guerre. Un prêtre témoigne ici de ce qu'il a vécu dans un village de mille personnes à l'occasion des célébrations religieuses de la Semaine-Sainte et de Pâques, en mars-avril 1988. Récit de *Carta a las Iglesias* du 1-15 juin 1988.

Note DIAL

UNE VIE QUI NAÎT DE LA MORT

Guarjila est une localité située dans une vallée cachée entre quelques collines aujourd'hui brûlées. Quand je suis arrivé, elles venaient d'être incendiées pour retirer à la guérilla toute possibilité de se cacher dans ce département de la zone nord d'El Salvador.

C'est là que nous étions rassemblés, en plein air, à la clarté de la pleine lune, même si rien ne pouvait rendre la lumière aux collines brûlées. Nous célébrions la veillée pascale et c'était la première Semaine-Sainte dans leur pays pour des centaines de Salvadoriens qui avaient passé sept années comme réfugiés au Honduras.

Pendant la journée, les gens s'étaient appliqués à une tâche tragique mais sacrée: écrire sur des bouts de papier les noms de toutes les personnes, dans la famille et parmi les connaissances, qui avaient été assassinées au cours de ces sept années de guerre civile. Sans aucun doute avais-je pensé: ils ont vécu la passion du Christ d'innombrables fois.

C'était la nuit tombée et l'heure était venue de donner sens à ce qu'on ne peut que qualifier de non-sens. Je me sentais accablé: la liste des morts d'une des femmes ne tenait pas sur son morceau de papier... Rafael a fait une prière pour onze membres de sa famille, tous assassinés par les escadrons de la mort... Et c'était au cours d'une nuit de célébration de la vie qui surgit de la mort! Et comme pour donner à tout cela une note de réalisme, l'armée salvadorienne avait dernièrement occupé Guarjila et, le Vendredi-Saint encore, on avait entendu les détonations de huit bombes dans les environs.

Nous étions rassemblés à quelque mille personnes autour du feu nouveau, le feu qui sert à allumer le cierge pascal. La journée avait été d'une chaleur étouffante, mais le soir venu la température était fraîche et le bruissement des insectes rendus fous par la chaleur du soleil avait cédé la place au calme de la nuit. Eclairés par le feu, il y avait des visages de jeunes, des visages de mères de famille épuisées de travail, des visages de vieux qui avaient survécu aux ravages de la guerre et de l'exil.

Beaucoup d'entre eux prenaient la parole près du cierge pascal, quand je me suis soudain rendu compte qu'il me fallait, moi aussi, dire quelque chose: comment expliquer ce que signifiaient pour moi les listes de morts qu'ils apportaient? Quels mots dire sur leur si grande souffrance, sur tant de morts et tant de massacres supportés? La seule chose qui m'a poussé à parler est que, de façon incompréhensible, en les voyant là malgré toutes leurs souffrances, je sentais vivre une espérance et je savais qu'eux aussi la ressentait très fortement. Et c'était vrai. Durant les six mois écoulés depuis leur retour en El Salvador, ces paysans et ces paysannes avaient recréé une communauté, reconstruit leurs modestes cases, recommencé à semer et planter. Avec tout ce chaos et toutes ces morts ils avaient refait une infrastructure de vie.

Je me rappelais aussi ce que j'avais vu le matin même. Nous avons marché jusqu'à Los Ranchos, un village qui prospérait, caché entre les collines de Chalatenango. Mais la veille il y avait eu un combat entre l'armée et la guérilla et voilà qu'à nouveau le village était redevenu fantomatique. L'église avait été bombardée, les maisons détruites et la place retournée. Ce n'était là qu'un exemple de ce qui est arrivé à de nombreux petits villages. Et voici qu'à nouveau l'interrogation était née en moi: comment peut-on prêcher la vie au milieu d'une telle mort et d'une telle destruction? Et à nouveau aussi, la réponse, cette fois sous forme d'anecdote: alors que nous revenions de Los Ranchos vers Guarjila nous avons déterré une vieille tôle toute rouillée trouvée sur le chemin; une femme l'a prise en nous disant: "*je vais la nettoyer et je vais m'en resservir*".

Tout cela me revenait à l'esprit près du feu pascal. Je me suis alors souvenu de la façon dont j'avais fait connaissance de tous ces gens. C'était déjà dans l'obscurité d'une nuit, le 10 octobre 1987, dans le camp hondurien de Mesa Grande, au moment où ils s'apprétaient à monter dans les autocars qui allaient les ramener au pays, après sept années de quasi prisonniers, encerclés par l'armée hondurienne. Et voilà que, six mois plus tard, je me retrouvais au milieu d'eux. Ils se rappelaient parfaitement de ma visite à Mesa Grande et tous m'avaient salué affectueusement. Ils m'avaient raconté comment s'étaient passés les six premiers mois dans leur nouvelle terre promise: ils n'avaient rien du tout et devaient dormir à la belle étoile. Maintenant ils ont construit des petites maisons des plus simples qui soient, en bois couvert de tôles. Mais ils vivent protégés des intempéries. Quels gens si bons, si créatifs et si reconnaissants!

Je me trouvais face au mystère chrétien fondamental: de la mort jaillit la vie. Et je dois le reconnaître: le seul fait de vivre avec eux cette Semaine-Sainte m'a aidé à entrer dans ce mystère. Il semblait qu'ils avaient tout perdu, mais ils possèdent quelque chose que la mentalité égoïste et la soif de consommation qui règnent aux Etats-Unis ne pourront jamais comprendre. Pour l'expliquer, il n'y a rien de mieux que de rappeler ce qui s'est passé le Jeudi-Saint.

Ce jour-là on rappelle la loi chrétienne suprême, celle de l'amour et du service que la liturgie exprime avec le lavement des pieds. Mais les paysans avaient décidé de prendre un autre symbole: un vieux a remis à une très jeune veuve un fagot de bois et la femme a donné au vieux quelques *tortillas*. L'esprit de service était très présent dans ce double geste; mais le nouveau symbole y ajoutait quelque chose de très important: le service est mutuel, c'est donner et recevoir, c'est faire la communauté. Ainsi l'ont-ils exprimé dans leurs mots: passer de la mort à la vie c'est passer de l'individualisme à la communauté. Et ces braves gens, qui pensent vraiment aux autres, donnent leur vraie mesure en allant jusqu'à penser à leurs bourreaux. Nous avons en effet prié pour les 3.000 personnes assassinées qu'ils ont connues, mais nous avons aussi prié pour les soldats qui ont commis ces crimes. Une dame a ainsi parlé: "*Pour que nous puissions toujours aimer, garder l'espérance et pardonner*".

Tout est devenu parfaitement clair pour moi. Il n'y a pas d'autre façon de passer de la mort à la vie que de partager, et non pas de consommer de plus en plus. Cette façon d'agir est dangereuse pour ceux qui détiennent le pouvoir, qui commandent aux armées et aux escadrons de la mort d'éteindre le feu du partage. En vain.

Au cours de cette Semaine-Sainte il m'est apparu clairement que cette grande vérité ne peut être cachée et que les assassins des 3.000 personnes des listes de paysans n'auront pas le dernier mot. Le bourreau ne l'emportera pas sur la victime, comme il ne l'a pas emporté sur la victime innocente qu'était Jésus.

De Guarjila, mille paysans crient au monde qu'ils n'ont pas perdu. Ils crient qu'il y a une autre façon de vivre, dans l'esprit de service et de communauté, par le travail et l'espérance. Ils crient qu'il y a une façon nouvelle de mourir, mais aussi de ressusciter.

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)